

CHASSEURS, SOYEZ PRUDENTS ! — (Suite et fin)



V
L'etranger (découvrant sa plaque).—Bien, bien, jeune homme. Je suis le garde-chasse, et comme vos oiseaux ne sont pas de saison, cela va vous coûter \$5 chacun. Venez chez le juge de paix.

VI
M. Dule (très ennuyé).—Que le diable emporte les oiseaux, celui qui me les a vendus et le garde-chasse ; \$42 sans mes frais et encore ils m'ont confié les oiseaux.

Tous.—Ça, c'est parfaitement vrai.

LA RONCHONNIÈRE, tapant sur son assiette avec son couteau.—A la bonne heure ; mais il ne faut pas manquer l'express. (A Lardot qui paraît). Combien de temps avant le train ?

LARDOT.—Le train ? Il est passé depuis dix minutes.

—Tous.—Comment ! Et vous ne nous avez pas prévenus ? C'est une infamie ! C'est un complot ! Qu'allons-nous faire ?

LARDOT.—Je suis venu à la porte. Mais ces messieurs et ces dames avaient l'air de si bien s'amuser, que j'ai craint de les interrompre.

LÉON DE TINSEAU.

COMMENT LES GUERRES COMMENCENT

C'était un soir du mois de juillet dernier dans un boudoir de la rue Sherbrooke. M. X... paresseusement étendu sur un divan moelleux, songeait aux dernières fluctuations de la Bourse, en dégustant un pur Havana. Mme X... faisait de la dentelle, et Jules, jeune prodige de dix printemps, était plongé dans la lecture des dernières nouvelles de la guerre hispano-américaine, pendant que sa main caressait distraitement la tête d'une élégante levrette, qui, doucement fermait ses yeux de chien rêveur, en appuyant son museau allongé sur les genoux de son jeune maître.

Les tic-tac monotones d'une pendule en marbre noir, troublaient seuls, le silence d'insouciance heureuse, qui régnait dans cette chambre. Tout-à-coup, Jules leva la tête, repoussa son journal, et demanda d'un air intéressé :

—Maman, comment que ça commence les guerres ?

—Les guerres, mon garçon, ont généralement pour cause un malentendu, ou une impertinence de la part d'une nation envers une autre, dit tranquillement Mme X... Tiens, voici un exemple, continua-t-elle. Suppose que l'ambassadeur anglais, dans un moment de colère, foule aux pieds le drapeau américain. Eh bien...

—Ma chère, interrompit M. X..., tu sais bien qu'un Anglais ne se permettrait pas une chose...

—Je te demande pardon, interrompit à son tour, Mme X... Les Anglais sont capables de tout.

—Tu te trompes, ma chère.

—Je ne me trompe pas, monsieur. Et s'il vous plaît ne m'interrompez pas.

—Mais, tu vas mettre Jules sous une fausse impression.

—Je sais ce que je dis, monsieur.

—Et moi aussi, madame.

—Je ne vous permettrai pas de m'appeler madame !

—Je suis libre de vous appeler comme je voudrai.

—Vous êtes un polisson.

—Et vous, une buse.

A cette phase de la discussion, Jules reprit son journal, et avant de continuer sa lecture :

—Maman, ça suffit : je sais maintenant comment ça commence, les guerres.

FURET.

UNE GAFFE

Un jeune homme de la Touraine, venu à Paris, après le baccalauréat, sous prétexte d'étudier la médecine, se livre depuis son arrivée à une noce à tout casser.

Voilà que son bonhomme de père, un propriétaire foncier, a la malencontreuse inspiration de venir voir son fils. Il descend rue Madame, précisément dans un petit hôtel qu'habite l'étudiant pour rire.

—Rodolphe, lui dit-il, tu sais que je ne connais pas Paris.

Nous allons consacrer la semaine à visiter les monuments de la capitale.

—Bien dit, cher papa. Allons-y, comme on dit au Palais de justice.

Ils se promènent donc en zigzag, de l'air de gens dont le portemonnaie est bien garni.

Hier, rive gauche, le hasard de leur promenade les amène devant une grande bâtisse à colonnes.

—Rodolphe, qu'est-ce que c'est que cet édifice là ? demanda négligemment l'honnête provincial.

—Ma foi, papa, répond l'étudiant, je ne le sais pas. Je vais le demander au commissionnaire du coin.

Et il interroge l'industriel en plein vent, qui répond d'une voix bien timbrée :

—Ça, monsieur ? c'est l'Ecole de médecine.

Tête du papa.

QVIDE DESGRANGES.

PAS TOUJOURS VRAI

L'apin.—Vous pouvez toujours juger un homme d'après les gens qu'il fréquente.

Balège.—Que dire d'un géolier, alors ?

EN TEMPS D'ELECTION

M. Hautegomme.—Marianne, vous rappelez-vous que lorsque je vous ai engagée je vous ai recommandée de ne pas ouvrir la porte aux personnes d'apparence suspecte ?

Marianne.—Oui, monsieur.

M. Hautegomme.—Marianne, je désire contremander cet ordre. A partir d'aujourd'hui, vous ferez entrer tout le monde au salon ; vous offrirez des cigares, du vin et des gâteaux à chaque visiteur, sans vous occuper s'il est bien habillé ou non. (Et comme la pauvre fille ouvrait de grands yeux, M. Hautegomme ajouta :) C'est que, voyez-vous, Marianne, il n'est pas improbable que je sois candidat aux prochaines élections du Parlement.

IL A SAISI LE JOINT

Monsieur.—Eh bien, comment trouvez-vous ce site ?

Madame (ravie).—Oh, mon cher, je suis muette d'admiration.

Monsieur.—Je n'ai rien de mieux à faire que d'établir ici ma résidence.

RAISON PROBANTE

Laure.—Albert prétend qu'il ne croit pas un mot de ce que vous dites.

Alice.—Cela n'est pas étonnant, je lui ai dit que je ne l'aimais pas.

LA FORCE DE L'HABITUDE

C'était une fort gentille jeune fille, très vive, très ingénieuse. Elle écrivait des annonces pour une grande maison de mode. Son esprit était tellement absorbé par son occupation quotidienne, qu'un jour, écrivant à son fiancé pour lui demander de venir la voir, elle termina sa lettre par ces mots : " Venez de bonne heure, pour éviter la foule."

UN DIPLOMATE



Le tramp Mangefer.—Oui, madame. Quoique pauvre, je suis un grand physionomiste et je sais par expérience qu'il n'y a que les belles femmes qui font la charité. C'est pourquoi je ne m'approche d'une maison que lorsque je vois une jolie femme à la fenêtre.

Mme Gobetout.—Quel don merveilleux vous avez ! Attendez un moment. Je veux vous faire goûter l'un de mes pâtés, pendant que j'irai en haut chercher de la monnaie.

Si vous toussiez prenez le

BAUME RHUMAL